



## *Souvenirs de Savoie*

### ANNECY

SUITE ET FIN



Un peu en arrière se détache la colline d'Annecy le Vieux, où subsistent encore de nombreux vestiges de constructions romaines. Ils sont allés partout, ces fiers Romains, se sont partout installés en maîtres et l'on retrouve leurs traces à chaque pas sur la vieille terre gauloise ; des plages armoricaines aux sommets abrupts de l'Auvergne, du Limousin ou de la Savoie.

C'est aux environs d'Annecy le Vieux qu'a été fondue la fameuse Savoyarde, la gigantesque cloche offerte

par la Savoie à la basilique de Montmartre.

Ce n'est pas un colossal bourdon que renferme le curieux clocher roman qui pointe sous le ciel, maintenant d'un bleu très pâle de turquoise morte ; mais la voix argentine de la modeste cloche de village s'entend mieux sur ces eaux calmes que la grosse voix du bourdon au milieu du tumulte de la grande cité parisienne.

N'en est-il pas de même pour nos âmes?... La voix de l'idéal ne se fait pas entendre dans l'affolement de la vie à toute vapeur... Mais combien

elle vibre, cette douce voix, en ce paisible beau soir d'automne, sur ce lac aux reflets de vermeil. La première étoile s'allume dans le ciel, et le soleil avant de disparaître, donne d'étranges aspects aux crêtes aiguës du Pamerlan et de la Tournette, tandis que la masse du Semnos est déjà à moitié enveloppée d'ombre.

La barque longe la rive droite où de blanches villas apparaissent au milieu de verdoyants massifs. L'une de ces villas, appelée la Tour, abrita les dernières années d'un auteur qui eut son heure de triste célébrité sous le règne de Louis-Philippe et au début du second Empire : Eugène Sue. Après le coup d'État, l'auteur du *Juif Errant*, l'irréconciliable ennemi des Jésuites, vint planter sa tente d'exilé dans ce cadre splendide, si peu en harmonie avec l'incrédulité et la haine.

Non loin de la Tour, on me désigne une maisonnette à demi cachée dans les arbres : Jean-Jacques Rousseau y venait, paraît-il, souvent pendant son séjour au séminaire d'Annecy.

— Au fait, ajoute mon complaisant cicérone, je pourrai vous faire visiter la chambre habitée par Jean-Jacques pendant son séjour au séminaire.

— Grand merci ! l'ombre de Rousseau me laisse fort indifférent... en fait d'évocations, j'en préfère d'autres !...

Pendant que nous causons, la barque continue à fendre l'eau miroitante dans la direction d'An-



necy; bientôt nous entrons dans le canal de Thioux qui forme le port; nous accostons une des berges du quai pour permettre à l'aimable compagnon que m'a donné la Providence de rallier sa caserne en passant par le séminaire et à moi de dîner dans l'un des restaurants du voisinage. Il fait une si splendide soirée que j'ai accepté la proposition du batelier de me mener coucher à Talloires; cette course sur le lac me paraissant beaucoup plus tentante que d'errer à l'aventure, à travers les rues d'Annecy, où je suis certain de ne pas rencontrer une âme de connaissance.

Après un cordial *shake hands*, nous nous séparons, mon guide improvisé et moi, nous donnant rendez-vous pour le lendemain.

— Je vous ferai visiter la cathédrale, me dit-il, elle offre un certain intérêt architectural et a tout un monde de souvenirs. Notre saint François de Sales en a été le prévôt jusqu'à la mort de Mgr Claude de Grenier, auquel il a succédé comme évêque. C'est dans cette cathédrale qu'il a été ordonné prêtre au mois de juin 1593 et que, quelques jours après, il a prononcé son premier sermon à l'occasion de la fête du Saint Sacrement. Votre Henry IV y a été reçu par lui lors de son voyage en Savoie, et, si nous n'étions convenu de laisser dormir en paix l'ombre de Jean-Jacques, nous la retrouverions encore là. Dans sa jeunesse, il faisait partie de la Maîtrise et y a longtemps chanté les louanges du Seigneur.

« Nous visiterons aussi l'église de Saint-Maurice. L'extérieur en est fort misérable. Elle est encadrée dans des maisons qui l'enveloppent de tous côtés. Il en était ainsi presque toujours autrefois. La maison de Dieu était hospitalière aux pauvres gens, ils appuyaient leurs misérables taudis à ses solides murailles, comme les hirondelles accrochent leurs nids aux sculptures des encorbellements et des rosaces.

« Lorsqu'on a franchi la misérable porte dépeinte, aux gonds rouillés, qui donne accès dans l'église, on est saisi d'admiration par l'ampleur de la nef, la hardiesse de ses voûtes.

« Cette nef, chef-d'œuvre d'un artiste qui m'est inconnu, fut construite par le cardinal de Brongny. C'était un grand bâtisseur d'églises, car c'est à lui également qu'on doit cette merveilleuse chapelle des Machabées, greffée à la froide cathédrale de Genève.

« Enfin, je vous ferai voir, accolé à la nouvelle église de Notre-Dame-de-Liesse, un ancien clocher penché comme la tour de Pise, et cette misérable petite maison de la Galerie dont saint François de Sales disait : « J'ai trouvé une ruche pour mes abeilles, ou plutôt une cage pour mes petites colombes. » C'est dans cette humble demeure qu'allaient vivre désormais la baronne Jeanne de Rabutin-Chantal, la toute séduisante Jacqueline Favre et M<sup>lle</sup> de Bréchar d qui, elle,

n'avait connu de la vie que ses amertumes et ses souffrances.

« Au XVII<sup>e</sup> siècle on comprenait ces complets dons de soi, ces héroïques immolations, et c'est en triomphe que, le 6 juin 1610, jour de la Trinité, les trois fondatrices de la Visitation furent conduites à leur nouvelle résidence. Les trois frères de saint François de Sales, restés dans le monde, conduisaient les fiancées du Christ et toute la noblesse de la région les escortait. Le peuple se pressait sur le passage du cortège, acclamant ces femmes qui, par choix, embrassaient leur vie de privations et de travail...

« Oh ! que nous sommes terre à terre dans notre siècle de progrès et comme on a envie de crier avec Théophile Gauthier : « Des ailes ! Des ailes !... »

— Il me semble que vous n'en manquez pas, dis-je en souriant au futur apôtre.

— Il n'y a au monde que le *sursum corda*, me répond-il ; sans cela, que serait la vie ?

Le temps nous manque pour philosopher à loisir, mettre en balance l'idéal et la prose, et nous nous séparons, en nous disant au revoir.

### III

La brise s'était levée, soufflant au large; le père Connaz déplaça la petite voile triangulaire attachée au mat, prit en main le gouvernail et mit le cap sur Talloires. La soirée était tiède et radieuse comme une nuit d'août, je me sentais pénétré par un indéfinissable sentiment où se mêlait à une intense joie de vivre une exquise mélancolie et le refrain d'une ballade du pays de Vendée me vint sur les lèvres :

Va, mon ami, va, la lune se lève;  
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

Je fredonnais à mi-voix ce doux refrain qui éveillait en moi mille très chers et très lointains souvenirs, et voici que mon batelier, d'une voix bien timbrée, continue :

Qu'apportera-t-on à la bien-aimée ?  
Chapelet d'argent, ceinture dorée...

— Mais vous n'êtes pas Vendéen; comment connaissez-vous cette vieille chanson ? lui demandai-je tout surpris.

— Oh ! dame, on a vu du pays dans sa jeunesse !... Vous savez, les Savoyards, ça court le monde.

— Avec leur marmotte !

— Eh ! mon Dieu, oui, avec leur marmotte et un maître ramoneur, qui me donnait plus de coups que de gros sous. Ce que j'en ai ramoné de cheminées entre Angers, Nantes et Poitiers, la



bonne Sainte-Vierge le sait ! Les femmes me donnaient des bolées de lait et des crêpes, je jouais avec les gamins et j'écoutais les vieux raconter des histoires. Oh ! c'était toujours les mêmes ! C'était la Grande Guerre, quand ils se battaient dans les halliers contre les soldats de la République qui avait tué le roi, voulait prendre les gars et chasser les curés.

Et, se redressant avec un éclair de fierté dans les yeux :

— Nous aussi, en Savoie, nous nous sommes bien battus pour garder nos prêtres et notre roi... Mais le bon Dieu, il faut croire, ne bataillait pas en ce temps-là avec les braves gens. Tenez, pas bien loin d'ici, il y a un petit pays qui s'appelle la vallée de Thônes ; on y a fait la guerre comme en Vendée, et c'est une femme qui était à la tête de la résistance ; « un beau brin de femme », disaient les anciens, et avec ça un ange du bon Dieu ! On l'appelait Marguerite Frichelet. Son père était Lorrain, du pays de Jeanne-d'Arc. Elle était plus savante que ne le sont d'ordinaire les filles de sa condition et avait trouvé, toute jeune, une très bonne place dans la famille du marquis de Préaulx. Ce n'était pas précisément le voisinage ; le marquis de Préaulx habitait Angers. Marguerite resta là-bas jusqu'au moment de votre Révolution ; les de Préaulx émigrèrent, et elle revint en Savoie. Elle entra alors au service du baron Foncet, à Chambéry. Mais voilà qu'au mois de septembre 1792, la République française déclarait la guerre à notre pauvre roi, et, tout aussitôt, les soldats envahissaient le pays en disant qu'on allait l'organiser « à la française ». Comme, en ce temps-là, la mode française n'était pas bien rassurante pour les nobles et les riches, tous ceux qui étaient à Chambéry se sauvèrent. Le baron Foncet partit des premiers, et Marguerite Frichelet rentra à Thônes.

Ce fut un émerveillement dans toute la vallée. On avait vu partir presque une enfant, on revoyait une grande et superbe fille de trente ans, parlant mieux qu'un livre, et pourtant douce et simple et bonne. Elle soignait les malades, faisait la classe aux petits, et puis restait de longues heures à genoux dans l'église. Tous les gars du pays l'auraient voulu pour femme, mais elle repoussait en souriant leurs galants propos, disant : « Ce n'est pas le moment de songer au mariage, mais à la bataille. Il faut chasser les Français qui pillent nos églises et persécutent nos prêtres. »

Elle répéta cela tant et tant qu'elle finit par exalter toutes les têtes, et, un beau jour, tous ceux de la vallée, hommes, femmes, enfants, vieillards, décidèrent de se soulever en masse contre les envahisseurs, et de leur reprendre Annecy. C'est Marguerite qui est leur général, leur intendant ; elle voit à tout, prévoit tout, comme si elle n'avait jamais fait que ça de son existence. Les jeunes filles, les enfants sont les

fourriers de la petite armée, apportant au camp les provisions nécessaires ; les vieilles femmes fondent du plomb pour faire des balles et de la mitraille.

Malgré leur vaillance, les gens de Thônes finirent par être écrasés par les troupes du général d'Oraison, qui mirent le pays à sac, brûlèrent, massacrèrent tout sur leur passage. Marguerite Frichelet fut prise, se défendant comme un homme. On la chargea de chaînes et on la conduisit à Annecy pour être traduite devant le tribunal criminel du département. On ne la fit pas languir longtemps en prison, et l'acte d'accusation fut vite rédigé. Elle en reconnut fièrement l'exactitude, avouant avoir reçu chez elle des prêtres insermentés et entendu leurs messes, proclamant son dévouement à la dynastie de Savoie, et déclarant la sainteté de l'insurrection dont elle avait été l'organisatrice et le chef.

Le tribunal la condamna à être fusillée le lendemain, sur la place du Pâquier. La sainte fille entendit l'arrêt sans pâlir et suivit les gardes la tête haute. L'exécution devait avoir lieu non pas à l'aube, mais en plein jour. Une foule énorme envahissait les abords de la prison et du Pâquier ; de toute la région, on était accouru pour apercevoir cette nouvelle Jeanne-d'Arc qui avait tenu en échec les invincibles soldats de la Convention.

Elle apparut comme une martyre, son chapelet entre ses mains jointes ; elle marcha d'un pas ferme vers le lieu de son supplice. Lorsqu'elle fut arrivée, elle refusa de se laisser bander les yeux, et dit au peloton d'exécution : « — Vous tirerez quand je donnerai le signal ; » puis, s'agenouillant, les yeux levés vers le ciel, elle cria d'une voix forte : « Vive la religion ! Vive le roi ! » Aussitôt, une formidable détonation se fit entendre, et la belle Marguerite Frichelet tomba foudroyée.

En achevant son récit, la voix du batelier s'était altérée.

— Mon grand-père était là tout enfant, ajouta-t-il, et, bien souvent, il m'a raconté qu'il avait vu notre sainte de Thônes étendue par terre, pâle et sanglante. On jeta ce pauvre corps percé de balles dans une fosse, et le pays, terrorisé, n'osa plus bouger.

De petites lueurs scintillent sur la rive.

— C'est Menthon, le pays de saint Bernard.

Au-dessus des maisons du village moderne se dresse la fière silhouette d'un donjon féodal féeriquement éclairé par les rayons de la lune.

Au <sup>x</sup>e siècle, les Menthon étaient de hauts et puissants barons. Le chef de la famille avait un fils, Bernard, qu'il avait décidé de marier avec la riche héritière du château de Miollans, dont les tours se dressent encore au-dessus de la vallée de l'Arc, sur la route de l'Italie. Marguerite de Miollans était aussi belle que riche, mais Bernard avait en son cœur des ambitions plus hautes, un rêve plus idéal : il voulait être prêtre,



et comme, en ces temps lointains, l'autorité paternelle était une puissance absolue, contre laquelle on ne luttait pas, il n'osa pas faire à son père l'aveu de sa vocation. Il resta ainsi jusqu'à la veille du jour fixé pour son mariage, demandant à Dieu de lui donner la force de briser les liens qui l'enchaînaient à la terre. Il résolut de s'enfuir du château. Mais, comment? Les poternes étaient barricadées, le pont-levis levé. La seule issue possible était la fenêtre de sa chambre, et encore était-elle élevée de plusieurs mètres au-dessus du sol. Cependant, Bernard n'hésita pas, et, se recommandant à Dieu et à la vierge Marie, il se laissa glisser le long de la muraille, se cramponnant aux aspérités des pierres pour ne pas tomber dans l'abîme; enfin, ses pieds rencontrèrent la saillie d'un rocher; ils s'y appuyèrent, et, d'après la légende, la roche garda l'empreinte de ces pieds d'apôtre, qui fuyaient les richesses et les joies humaines.

Après avoir repris haleine, le déserteur du mariage se jeta dans la montagne et, tandis qu'on le cherchait vainement, il gagna la vallée d'Aoste, où se trouvait un couvent de religieux suivant la règle de saint Augustin. Il y demanda une cellule et y vécut pieusement de longues années; mais le souvenir des dangers auxquels il avait été exposé en traversant les Alpes hantait ses veilles, et il rêvait d'installer des religieux sur ces âpres sommets aux neiges éternelles, afin que les voyageurs, égarés dans ces blanches et mortelles solitudes, y trouvassent un asile et des secours.

De vaillants cœurs firent écho à cette charitable pensée, et un essaim de religieux vint s'établir aux monts Joux. Un hospice y fut construit, et, grâce à de perpétuels dévouements, des centaines d'hommes furent arrachés à la mort. Le saint fondateur mourut en 970; mais son œuvre ne disparut pas avec lui, et la petite cloche d'appel tint encore, après neuf siècles, quand viennent les tempêtes de neige dans les périlleux défilés du Saint-Bernard, car, dans son enthousiaste reconnaissance, le peuple a donné ce nom aux montagnes où vivent et meurent, pour le salut de leurs frères, les fils spirituels de saint Bernard de Menthon.

La lignée temporelle du saint religieux n'est

pas éteinte, et lorsque l'un de ses arrières-neveux monte à l'un des hospices, toutes les cloches sonnent en son honneur, comme pour les rois et les reines.

De nouveau, la rive s'éclaire. Une estacade avance comme un bras dans le lac; c'est Talloires.

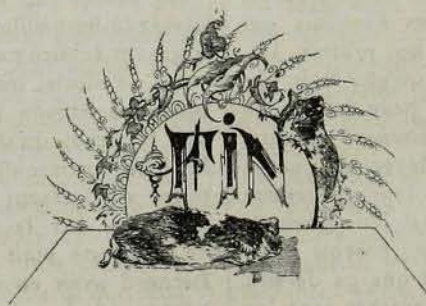
Tandis que le père Connaz amarre sa barque dans le petit port, je me ressouviens des pages délicieuses inspirées par Talloires et ses environs au maître peintre des bois ombreux et des champs embaumés, André Theuriot, et d'avance je me fais une fête d'errer à travers ce pays qui a servi de cadre enchanteur à tant de jolis romans. L'origine de Talloires est fort ancienne. Une charte du *ix<sup>e</sup>* siècle mentionne une riche dotation faite à l'abbaye de Talloires par Hermengarde, femme de Rodolphe, roi de Bourgogne. Au nombre des témoins de cette donation, figure en première ligne le célèbre Humbert *aux blanches mains*, le fondateur de la maison de Savoie.

L'illustration dont se glorifie le bourg de Talloires est toute moderne. La mairie actuelle a été le berceau d'un des grands chimistes du commencement du siècle, Berthollet.

Après Talloires, mon batelier me fera toucher à Duingt, dont le château, datant du *xii<sup>e</sup>* siècle, baigne dans les ondes transparentes du lac. Un peu avant d'y arriver, il me montrera les restes d'une station lacustre, mais ce souvenir préhistorique offre plus d'intérêt à des archéologues qu'à un pauvre rêveur assez ignorant, il faut le confesser, de ces lointaines questions.

Le village de Doussard est le point terminus du lac d'Annecy. La barque du bon père Connaz ne me conduira pas jusque-là; après avoir savouré dans une lente promenade les merveilleux et multiples aspects de ce lac aux rives enchanteuses, je veux en revoir l'ensemble en plein soleil, dans la rapide vision d'un bateau à vapeur, et, de Doussard, traversant les montagnes dont les pics dentelés se reflètent dans le miroir mouvant du lac, j'irai glaner de précieux et intéressants souvenirs autour de Chambéry, cette antique capitale du duché de Savoie.

JACQUES DE LA FAYE.







## BIBLIOGRAPHIE



E n'est pas à toutes nos abonnées indistinctement que nous recommandons le nouvel ouvrage de TH. BENTZON, dont le grand talent s'est récemment exercé à leur profit. *Choses et gens d'Amérique* (1), cette série d'études très fortes, prises sur le vif, où la littérature, la vie sociale, la vie de famille trouvent tour à tour leur place, s'adresse à des esprits sérieux qui liront avec l'intérêt le plus vif ces pages charmantes et si justes, où l'auteur décrit tantôt une colonie de Shakers, tantôt une propriété de l'Arkansas, nous indiquant avec délicatesse les mérites et les défauts de cette société bien différente de notre vieux monde, qu'on vante et critique aujourd'hui de façon également exagérée. *Autour du monde millionnaire américain*, par JOHANNET (2), un livre fort amusant, vient apporter sa part de documents à cette étude, et démontrer, après nous avoir conté comment se font et se défont ces colossales fortunes, que le bonheur véritable n'y est nullement attaché et l'existence qu'elles procurent souvent très factice. Mais ces rois de l'or, du pétrole, etc., partis souvent de la pauvreté, nous donnent une leçon de volonté, de travail, toujours utile. Le premier volume du comte d'HAUSSONVILLE (3), sur la *Duchesse de Bourgogne*, ne conduit la jeune princesse que jusqu'à son mariage enfantin. Il est donc moins question d'elle que de la cour de Louis XIV et de celle de Savoie, où elle est née, dans ce beau travail historique puisé aux sources. Nos lectrices ne sauraient trop s'attacher à ce genre d'ouvrages, qui viennent compléter les études, souvent insuffisantes, de leur jeunesse, et ont, quoique certaines puissent penser, beaucoup plus d'attrait que la plupart des romans.

Toutes les mères devraient mettre aux mains de leurs grands fils : *Catholiques de France* (4), par Ed. TROGAN; et les sœurs le lire avec leurs frères. Ces portraits courts, brillamment enlevés, de nos contemporains les plus éminents, sont, dans la pensée de l'auteur, destinés à apprendre à la jeunesse le nom et l'œuvre de glorieux aînés dont ils peuvent se faire des modèles. Les indications bibliographiques très précises, dont M. Trogan fait suivre chaque portrait, coupé de citations et d'anecdotes, seront infiniment précieuses pour diriger des lectures, et donner, ce que M. Trogan

appelle spirituellement, « après l'instruction pour le baccalauréat, l'instruction pour la vie ».

A cette fin de vacances, il faut indiquer quelques livres de pur amusement, qui soient pour toute la famille. Voici justement *La Roche qui tue*, de PIERRE MAEL (1), action très dramatique dont le cadre est emprunté à l'histoire de la Bretagne sous la Révolution; les héros, les frères Prigent, comptent parmi nos marins les plus vaillants. Un intérêt mystérieux, puissant, soutient jusqu'au bout ce récit de luttes et d'amour noble et courageux, qui ne passionnera pas seulement la jeunesse. Dans la même collection illustrée ont paru les charmants *Contes de Bonne Perrette*, par RENÉ BAZIN (2). *Le Superbe Orénoque* (3) est la première partie du roman annuel de J. VERNE. Le titre indique le champ nouveau de ses explorations; un Français s'est perdu dans ces plaines sans fin de l'Amérique du Sud arrosée de fleuves géants; ceux qui le recherchent — et là se cache un mystère touchant — arriveront-ils à le retrouver, vivant ou mort? Les incidents curieux et émouvants de cette première partie promettent beaucoup pour la seconde. Plus comiques, plus fantaisistes, *Les Aventures de Mlle Friquette*, par BOUSSENARD (4), rentrent aussi dans la catégorie des romans géographiques et promènent le lecteur, du Tonkin à Madagascar, à travers les vertigineux exploits d'une jeune infirmière, dont le sang-froid et la gaieté parisienne résistent à tout. *L'Homme blanc*, par CHAMPOI (5), agréable roman où le fantastique s'associe adroitement au réel, nous raconte l'histoire d'une famille au commencement du siècle; il y a là une physionomie de vieille fille bourru et bonne qui est incomparable.

Enfin, plus spécialement pour les jeunes filles : *Des Maris*, s. v. p., par M<sup>lle</sup> H. BESANÇON (6), une de nos collaboratrices appréciées, présente mères et filles en quête de cet objet rare, le mari rêvé, trahit les petits secrets mondains, les pièges innocents tendus au prétendu possible, et pour morale à ce gentil livre, celles qui ont attendu le plus simplement l'heureuse chance, sont les mieux récompensées. *Un Nid dans les Ruines*, par L. DE TINSEAU (7), offre deux longues nouvelles également gracieuses, dont la seconde, *La Lampe de Psyché*, profondément mélancolique, se recommande par la nouveauté et l'imprévu du sujet.

A. CHEVALIER.

(1-2) Calmann-Lévy, rue Auber : 3 fr. 50. — (3) *Id.* : 7 fr. 50.

(4) Mame, édit. Chez Bourguet-Calas, rue Saint-Sulpice : 3 francs broché, 5 francs relié; illustré.

(1-2) Mame, édit., chez Bourguet-Calas, rue Saint-Sulpice. Ch. : 3 francs, illustrés. — (3) Hetzel, rue Jacob : 3 francs. — (4) Montgrédien, rue Saint-Joseph : 3 fr. 50.

(5) H. Gautier, 13, quai des Grands-Augustins : 3 fr.

(6) Plon, rue Garancière : 3 fr. 50.

(7) Calmann-Lévy : 3 fr. 50.





## PIERRE DE TOUCHE

SUITE ET FIN



Le train de dix heures amena le notaire. Sir Rupert alla au-devant de lui sur le chemin.

— C'était un événement prévu, dit l'homme de loi après avoir entendu quelques brefs détails sur la fin de son client. Une belle fortune... On doit regretter de n'avoir pas d'enfants à qui laisser un pareil héritage...

— M'est-il permis de demander si M. Belde a fait des dispositions testamentaires? dit sir Rupert, faisant entrer M<sup>e</sup> Girardet dans la maison.

— Il y a un testament, de date assez récente, et j'ai pour instructions de l'ouvrir avant les funérailles... Y a-t-il dans la maison des parents du défunt?

— M<sup>lle</sup> Vaubley y habite, comme vous le savez, et la petite-nièce de M. Belde, M<sup>lle</sup> de Laubly, a été appelée par lady Trafford, sur le désir de notre pauvre ami. Mais il ne pouvait plus parler, et il est mort avant l'arrivée de cette jeune fille.

— Elle est ici, alors?

— Oui, mais elle désire quitter la maison... S'il n'y avait pas eu de testament, elle héritait, naturellement, comme la plus proche parente; mais, comme son oncle avait rompu avec elle, et qu'un testament ne pourrait avoir d'autre objet que de la priver de cette fortune, elle préfère retourner à Paris, et revenir seulement pour le convoi.

— Quel que soit le contenu du testament, dont il ne m'est permis de rien faire préjuger, dit le notaire, M<sup>lle</sup> de Laubly, comme la plus proche parente de M. Belde, doit assister à l'ouverture de cet acte... Et je puis vous dire dès maintenant, sir Rupert, que vous êtes désigné comme exécu-

teur testamentaire, et que je compte également sur votre présence... Voulez-vous prier ces dames de se trouver, d'ici un quart d'heure, dans le cabinet de M. Belde?

Il se dirigea lui-même vers cette chambre, qui lui était familière, et où il avait eu avec son client maint entretien confidentiel.

Dans le petit salon, Julianne était assise, immobile, plus pâle qu'à l'ordinaire, mais calme et majestueuse. Elle avait revêtu la seule toilette noire qu'elle eût : une robe de soie garnie de jais.

Ses joues s'enflammèrent un instant à la vue de M<sup>e</sup> Girardet, et elle se leva aussitôt.

— Y a-t-il un testament? demanda-t-elle, serrant instinctivement les mains dans une muette angoisse.

— Il y a eu plusieurs testaments, successivement détruits... Le dernier date du mois d'octobre dernier.

Le mois d'octobre! Un long soupir de soulagement échappa à Julianne. C'était après le départ de Marcia, après la rupture dont elle n'avait pas connu les détails, mais qui lui avait semblé sans retour.

— Voulez-vous venir assister à la lecture de ce testament? Je viens de prier sir Rupert Trafford et M<sup>lle</sup> de Laubly de s'y trouver aussi, l'un comme exécuteur testamentaire, l'autre en sa qualité de proche parente.

Julianne réprima une expression de méchanceté satisfaite.

— Et vous connaissez le contenu du testament? demanda-t-elle, son cœur se mettant à battre.

— Oui, je le connais.

— Est-ce que vous ne pourriez... me dire... me faire pressentir...

— Vous saurez tout dans un instant, dit froidement le notaire, entrant dans la bibliothèque, et posant sa serviette sur le bureau de M. Belde.

Que de suppositions, de doutes, de craintes, d'espérances, d'angoisses depuis le matin! Julianne était à bout de forces. Elle avait redouté qu'il n'y eût pas de testament, que ce vieillard, souvent méchant, ne se fût plu à la tromper cruellement... Et alors, il faudrait retourner partager la vie besogneuse de ses parents, renoncer à ces habitudes de



luxe, végéter misérablement, un jour peut-être travailler pour vivre. Et pour en arriver là, elle avait rejeté l'affection sincère du seul être qui eût éveillé en elle une réelle sympathie !...

Ce qui la rassurait dans ses pires craintes, c'était l'inflexibilité de M. Belde. Il avait évidemment rejeté Marcia loin de lui : il n'aurait pas voulu, en mourant intestat, lui donner son héritage... d'ailleurs, il y avait chez lui une certaine droiture : il avait demandé et reçu les soins de Juliane, il n'était pas possible qu'il les eût laissés impayés... Oui, mais quelle serait la rétribution ? Ici, l'imagination pouvait se donner carrière, et passer par toutes les teintes de l'espérance la plus ambitieuse et du découragement le plus complet.

Sir Rupert entra presque aussitôt, accompagné de Marcia. Celle-ci s'avança vivement vers Juliane, qui, jusqu'à ce moment, avait refusé de la voir.

— Juliane, dit-elle avec émotion, il est probable que nous ne nous reverrons plus guère... Soyons amies en souvenir de celui dont le toit nous a abritées un instant ensemble... Soyez sûre que je ne ressens aucune amertume contre vous, et que je souhaite sincèrement que vous soyez heureuse...

Juliane murmura quelques paroles peu distinctes, et M<sup>e</sup> Girardet ôta de sa serviette une enveloppe scellée.

C'est toujours un moment solennel que celui où vont se révéler les volontés dernières qui ont survécu à celui qui n'est plus. Sa voix est muette, il est rayé du nombre des vivants, et cependant, c'est encore lui qui va parler, et c'est son œuvre qui va le perpétuer en quelque sorte, en réalisant son vouloir suprême...

La bibliothèque avait son aspect familier... Après tout, l'avant-veille, le maître y était encore... Il y avait sur une table un journal déplié, un livre à demi coupé ; des brins d'héliotrope baignant dans un petit vase, et la fourrure qui recouvrait l'infirmes était jetée sur le pied de la chaise longue comme s'il venait de la quitter.

Il y eut, dans le silence pesant de la chambre, le petit bruit des cachets qu'on brise et de l'enveloppe déchirée. Puis M<sup>e</sup> Girardet déplaça une feuille de papier timbré, longuement écrite de la main tremblée de M. Belde.

Juliane éprouva un premier désappointement. Un testament si long devait éparpiller la fortune... Et la lecture commença.

D'abord, il y avait un legs important, deux cent mille francs, destiné à fonder des prix à l'Académie des sciences.

Une seconde disposition attribuait cent mille francs à une œuvre charitable, ayant pour objet de secourir des veuves de professeurs.

Des rentes étaient attribuées aux domestiques.

Puis suivait une longue énumération d'objets particuliers : la collection d'armes, célèbre dans Paris et très précieuse, était léguée au colonel d'Espranges, la collection de médailles, à M. Ha-

vard, et la bibliothèque, comprenant des manuscrits précieux, au baron de Saint-Marc, etc., etc.

En qualité d'exécuteur testamentaire, sir Rupert était prié d'accepter les tableaux du petit salon, et sa femme deux parures anciennes, l'une en ors ciselés de diverses couleurs, l'autre en diamants et rubis cabochons.

Le nom de Raymond Nalys n'était pas même mentionné ; mais, en revanche, Luc d'Espranges recevait une somme de cent mille francs, « en témoignage de l'estime qu'il avait inspirée à M. Belde par son courage à défendre ses amis ».

Enfin, une autre somme de cent mille francs, également nette de tous frais, était léguée à « ma parente, Juliane Vaubley, pour les deux années désagréables passées près d'un vieillard morose, pour reconnaître ses peines et sa souplesse de caractère ».

Cent mille francs ! Pour deux ans de sa vie, et bien plus encore : pour le sacrifice de son avenir et l'abandon d'un amour sincère !...

Juliane essaya de réprimer la colère folle qui, après un moment d'affreuse stupeur, bouillonnait en elle jusqu'à l'étouffer... Il fallait entendre le nom de l'héritier privilégié à qui devait échoir la part principale de cette énorme fortune...

« Je donne et lègue le reste de mes biens, tant meubles qu'immeubles, à ma petite-nièce et filleule, Marcia de Laubly. Son refus de vivre près de moi m'a fâché, et je me suis juré de ne pas la revoir. Mais la manière dont elle a agi m'a prouvé qu'elle est digne de posséder et d'employer ma fortune. »

Sir Rupert se tourna rayonnant vers Marcia, pâle et tremblante, partagée entre l'incrédulité, la joie et la pitié pour l'affreuse souffrance qui décomposait les traits de Juliane.

Le notaire posa le testament sur la table, laissant sa main appuyée dessus.

— Les legs déduits, et les frais de succession acquittés, j'estime qu'il restera à M<sup>lle</sup> de Laubly un revenu de cent quatre-vingt mille francs environ... Une belle fortune, qui a été bien gérée... M<sup>lle</sup> de Laubly a été émancipée, je suppose ? Cela simplifiera les affaires... Permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir mes félicitations... Mon client m'avait exprimé à votre sujet un singulier mélange d'estime et de ressentiment...

Juliane s'était levée, et se tenait droite, tremblant de tous ses membres, malgré son attitude fière.

— Juliane, s'écria Marcia, qui croyait vivre dans un rêve, je vous en prie, que cette maison soit encore la vôtre ! Et vous me rendrez heureuse en choisissant les objets qui vous plaisent le plus... Et vous reviendrez ?...

— Jamais, dit la jeune fille, les dents serrées. Je resterai jusqu'aux funérailles, parce qu'il le faut, et puis...

Elle se dirigea vers la porte sans pouvoir ache-



ver. Là, elle se retourna, et retrouvant la force de parler :

— Je vous félicite... Vous avez fait preuve d'une rare habileté...

Et la porte fut refermée avec un bruit qui eut un écho étrange dans cette maison pleine d'un silence solennel.

## XXVIII

Tout est fini. Le maître des Étangs a pour toujours quitté sa belle demeure. Il s'en est allé reposer dans le cimetière du village, dans son vieux tombeau de famille, par une froide gelée qui fait étinceler, sur les toits et sur les branches dépouillées, la neige brillante tombée pendant la nuit.

Lucie n'a pas osé laisser ses enfants à la timide Jeannette. Marcia est allée l'embrasser, puis est revenue assister au convoi, et maintenant, elle rentre aux Étangs pour y passer la journée avec sir Rupert, et donner des signatures pour les affaires les plus urgentes.

Il est deux heures. Julianne est partie sans vouloir lui serrer la main. Elle est chez elle, maintenant, et tandis que lady Trafford prend un court repos, que sir Rupert s'entretient avec le notaire et le colonel d'Espranges, elle s'enveloppe d'un capuchon et s'en va errer à travers les charmes, dont la neige gelée argente les noirs enchevêtrements.

Pourquoi une sourde douleur, une vague angoisse agite-t-elle son cœur? Elle devrait être heureuse, pleinement, complètement heureuse.

Elle ne saurait éprouver à l'égard de son oncle qu'un sentiment de reconnaissance attendrie, mais elle ne l'a ni aimé ni connu, et aucun regret trop vif ne peut la troubler. Elle voit fuir à jamais la vie de travail, d'humiliations, de froissements, et surtout, elle peut assurer maintenant l'avenir de ceux qu'elle chérit en proportion de ce qu'elle a souffert pour eux... En outre, toutes les jouissances nobles et légitimes de la fortune s'offrent à elle : elle a déjà songé à aider les pauvres jeunes filles, les travailleuses dont elle a récemment expérimenté les peines et les soucis. Le bien à accomplir, la facilité de la vie, l'agrément du confort, le plaisir d'être généreuse en toutes choses, la satisfaction d'habiter une belle demeure, tout cela compte dans le bonheur qui lui arrive, et elle remercie Dieu à toute heure du jour. Mais pourquoi, alors, cette agitation intime, cette impression de vide ou de tristesse qui l'empêche de goûter cette heure de solitude et de penser à ses bonheurs?

C'est qu'une question se pose sans cesse à elle, — une question à laquelle elle ne peut faire de réponse, et au sujet de laquelle elle n'ose inter-

roger personne... Depuis la mort de son oncle, elle n'a pas revu Luc...

Il a appris le grand événement qui la rend riche et clôt pour elle l'ère du travail et des inquiétudes; elle sait qu'il a félicité Lucie. Mais, ni à Paris ni aux Étangs, il n'est venu la complimenter... Elle l'a aperçu au convoi... A diverses reprises, elle a eu l'intuition qu'il la regardait, et elle n'a pu, cependant, rencontrer ses yeux. Au cimetière, il s'est incliné devant elle... Quand elle a murmuré au colonel : « Je vous reverrai tout à l'heure, n'est-ce pas ? » elle pensait qu'il prendrait sa part de cette invitation. Mais le colonel est venu seul, apportant en manière d'explication ou d'excuse quelque prétexte de service.

Qu'a-t-elle fait ?

Elle interroge ses souvenirs. Ne lui a-t-elle pas assez montré sa reconnaissance pour le dévouement qu'il lui a témoigné ? A-t-elle fait, sans s'en douter, quelque chose qu'il blâme ? Mais qui, mieux que lui, sait tout ce qu'elle pense, connaît ses sentiments, sa manière d'agir ? Personne ne peut l'accuser d'avoir sollicité cet héritage ; Luc, qui a partagé d'abord sa disgrâce, sait combien elle est désintéressée... Si... si rien n'était changé dans ses sentiments, à lui, — ses sentiments d'*autrefois*, il serait venu lui apporter sa chaude et joyeuse sympathie, et lui dire... ce qu'il renfermait au-dedans de son cœur. Est-ce donc qu'il a changé ? L'obstacle brutal, infranchissable qui s'était dressé entre lui et son espoir, — l'espoir d'*autrefois* —, avait-il eu raison de son amour ? Alors qu'il s'efforçait d'arracher de son cœur tout rêve d'avenir, avait-il si bien réussi qu'aujourd'hui il ne ressentait plus pour elle que le tranquille dévouement et la sympathie un peu banale d'un ami ?

Des larmes coulaient de ses yeux, tandis que, marchant au hasard, elle arrivait au bord de l'étang, gris et terne dans son cadre d'ouate blanche. La statue voilée se penchait toujours au bord de l'eau; des pendeloques de cristal s'attachaient aux plis de sa tunique et de son voile de marbre, image du mystère dont se couvre ici-bas l'avenir — ou la douleur.

Mais dans le sanctuaire intime où, seule, elle pouvait lire, Marcia écarta résolument tout voile et osa s'interroger...

Elle repassa dans sa mémoire les mois qui venaient de s'écouler. Elle revécut cette existence secrète qui se déroule dans les replis du cœur. Elle regarda en face ce qui l'avait émue de joie et de souffrance...

Oui, un instant, son cœur s'était trompé... Elle avait cru aimer, alors qu'un idéal d'intelligence, de tendresse et de beauté morale s'offrait à elle, et qu'elle ne soupçonnait pas un défaut, pas une défaillance chez celui qui s'identifiait pour elle avec le bonheur humain. L'avait-elle aimé vraiment ? Non, elle avait aimé l'idéal de son imagi-



nation et de son cœur, et aussi ce noble rêve d'une union intime concourant au bien, au perfectionnement, à l'élévation des âmes. Mais un jour était venu où le voile s'était déchiré, où son cœur, meurtri d'une si lourde chute, s'était trouvé en face d'un être humain merveilleusement doué, sans doute, mais médiocre comme hauteur morale, égoïste dans son amour, cherchant, dans un but de bonheur étroit et personnel, à la détournement du dévouement auquel l'appelait le devoir... Ce n'était pas *cet homme* qu'elle avait aimé... Elle avait rompu d'une main ferme le lien idéal, ou plutôt, il s'était brisé de lui-même, et elle n'avait plus trouvé dans son cœur qu'un triste étonnement de sa méprise, avec le vide douloureux que laisse toute désillusion...

Mais Luc était là, — Luc, brillant, richement doué aussi, bien que les qualités étincelantes de Raymond l'eussent un instant rejeté dans l'ombre... Lui ne possédait pas seulement une apparence de beauté morale... Il savait suivre, sans dévier, la ligne austère du dévouement, quelques sacrifices qu'elle comportât, et passât-elle, en les brisant, sur ses espérances les plus chères... Il était capable d'encourager dans le bien la femme qu'il aimait, dût son noble effort la séparer de lui davantage... Il était encore assez fort, assez noble, assez généreux, pour renfermer au fond de son âme ce grand amour traversé et déçu, sans en laisser paraître un rayonnement, de peur de troubler ou d'affliger celle qu'il aimait vraiment plus que lui-même...

Mais si, à force de renfermer et de dominer sa tendresse, il avait réussi à l'étouffer et à l'éteindre ?

Alors, Marcia pensa qu'elle ne se marierait jamais...

Elle s'aperçut tout à coup que l'air était glacé ; la teinte d'un gris jaune de l'étang lui parut d'une insupportable tristesse, et, serrant son manteau avec un frisson, elle se dirigea vers la maison. Il n'y avait personne dans le petit salon dont les trésors, les précieux tableaux allaient bientôt orner le château des Trafford... Marcia s'oublia un instant à les regarder. Dans le cabinet voisin, il y avait un murmure de voix : on parlait d'affaires ; mais ce jargon lui était odieux, et elle se sentait si lasse !

Le bruit diminuait. Deux voix parlèrent seules, puis la porte s'ouvrit ; quelqu'un la tint un instant, demeurant sur le seuil, et Marcia entendit ces mots prononcés par le colonel d'Espranges :

— Elle ne l'aimait pas à ce moment... Il ne l'a jamais su, le pauvre enfant... Mais il a trop d'honneur et de fierté pour redemander maintenant la main d'une si riche héritière, et si dur que ce soit, je l'aiderai à permuer... Plaise au ciel que tout soit bientôt fini !...

Il faisait déjà sombre, et en traversant le petit salon, ni sir Rupert, ni le colonel ne virent Marcia,

qui se tenait dans l'ombre, et dont la robe noire ne se détachait pas sur les tentures.

Elle resta un moment immobile de surprise et de bonheur, puis son regard se leva sur le pur visage d'une Madone, qui mettait dans la demi-obscurité un doux reflet blanc...

Elle tomba à genoux, épancha son cœur en une action de grâces ardente, puis rejoignit le colonel dans le vestibule.

— Je n'ai pas vu Luc, dit-elle doucement, essayant de cacher le tremblement joyeux de sa voix. Cela m'a fait un peu de peine... Je retourne à Paris tout à l'heure ; j'espère qu'il viendra chez nous ?

Il y avait un éclat humide dans les yeux du colonel, et il mordit sa moustache avant de répondre.

— Luc avait une conférence et a dû repartir après les funérailles... Mais il vous reverra... oh ! sans doute.

— Pourquoi ne me reverrait-il pas ? Je voudrais même que ce fût demain... Pouvez-vous lui demander de venir dans la journée ?... M<sup>re</sup> Girardet désirerait me faire visiter l'appartement qu'avait mon oncle à Paris ; Lucie viendra et Luc nous accompagnerait... On m'a dit qu'il s'y trouve une bibliothèque dont mon oncle n'a pas disposé, et je voudrais qu'il y fit un choix des livres qu'il aimerait...

Il la regarde, puis détourne la tête, hésite, promet et s'en va malheureux.

— Mon pauvre garçon !... Il vaudrait mieux qu'il ne la revît pas, mais c'est impossible... Enfin, c'est un homme, et maintenant, il sait souffrir. . . . .

Oui, si cette science suprême consiste à sourire quand le cœur est torturé, à parler avec calme de choses indifférentes quand la voix est pleine de sanglots, Luc sait souffrir...

Il vient le lendemain, et trouve la châtelaine des Étang dans le vieux salon aux vastes dimensions et au plafond bas, avec les portraits de famille et tous les souvenirs du Chêne-Vert.

Lucie est assise près d'elle ; leurs mains sont réunies, elles ont pleuré, mais il y a sur le visage de M<sup>me</sup> de Laubly une expression de paix, de sécurité que Luc ne lui avait jamais vue depuis la mort de Jean.

— Venez, Luc, dit Lucie, souriant à travers ses larmes. Auriez-vous soupçonné cette enfant d'être changée par la prospérité ? Elle est devenue un vrai tyran, elle fait peser sur tous un joug auquel on ne peut se soustraire, et elle vient d'arranger mon avenir sans que j'aie pu seulement protester...

— Vraiment ? dit Luc avec un faux sourire. Et en quoi consistent les plans tyranniques auxquels vous avez dû vous soumettre ?

— A louer à Versailles, tout près de votre père, une maison où mes enfants auront de l'espace et



de l'air... A considérer les Étangs comme la maison de campagne de la famille, où le cher colonel et ma cousine Sidonie viendront aux vacances s'occuper selon leurs goûts, à pêcher, à chasser, à confectionner des confitures et à soigner les malades du village...

— Les plans de Marcia me semblent fort bien arrangés... Elle a deviné, en ce qui vous concerne, les vœux secrets de ma famille.

— Alors, puisque vous l'approuvez, prenez garde de tomber sous son joug, dit Lucie avec un sourire presque heureux.

— Oh! Luc et moi avons à régler une question non encore éclaircie... Savez-vous, Luc, qu'on dirait que mon sort nouveau vous laisse indifférent? Vous êtes le seul de mes amis qui ne m'ayez pas félicitée...

Une ardente rougeur couvre les joues de Luc, puis une teinte presque livide lui succède.

— Vous ne doutez pas de ce que j'ai éprouvé, après avoir tant souffert de vous voir travailler et chanter devant des étrangers...

— Non, Luc, je n'ai pas douté de vous, mais j'ai senti tristement votre absence...

Il rougit de nouveau, et parle lentement, s'imaginant qu'on entend les battements de son cœur.

— J'ai eu mon service... Et puis... une affaire de permutation que... à laquelle je pensais...

Il s'arrête un instant, et reprend, d'un ton qu'il croit dégagé :

— Bref, si tout s'arrange, je pars pour l'Algérie...

O Luc, si vous savez souffrir, vous ne savez pas dissimuler!

Lucie ne peut retenir un faible sourire, et Marcia le regarde, attendrie, son cœur battant aussi, mais de joie.

— Luc, dit-elle d'une voix douce, pourquoi partir? N'avons-nous pas été assez malheureux?...

Il ouvre les yeux démesurément, essaie de parler, croit qu'il rêve.

— Elle n'a oublié personne, dit Lucie avec un retour de son ancienne et innocente malice. Allez, Luc, elle a arrangé votre vie comme la nôtre...

Il essuie son front soudain mouillé de sueur, et se lève brusquement.

— Marcia! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, c'est impossible!... Autrefois, au Chêne-Vert, cela se pouvait... mais maintenant, voyez-vous, vous êtes trop riche...

Une rougeur éclatante couvre les joues de Marcia, et la rend plus jolie que jamais. Elle se lève à son tour et va vers lui :

— Luc, dit-elle, vibrante d'émotion, regardez autour de vous... Tous les souvenirs du Chêne-Vert sont là, même *le sien*, celui de l'oncle Jean qui rêvait de mettre sa main dans la vôtre... Regardez cette pauvre chambre où vous êtes venu partager nos souffrances, notre pauvreté, et fortifier mon cœur pour le sacrifice qui m'était de-

mandé... Prenez la main de Marcia qui est toujours la même... Ne vous rappelez pas autre chose, Luc, et... qu'un faux orgueil ne m'empêche pas d'être heureuse...

Elle se retourne et se réfugie sur l'épaule de Lucie.

Mais quelque chose qui est à la fois un cri de joie et un sanglot lui fait lever la tête... Luc prend ses mains et la regarde, rayonnant...

Alors, Lucie se glisse hors de la chambre, craignant que l'ombre de son veuvage n'attriste ces fiançailles bénies...

## XXIX

« Les Étangs, 16 août 18...

« Chère, chère Rosa, puisque mon absence de Paris vous semble longue, c'est à vous que j'adresse le journal de mon bonheur; aussi bien veux-je me dédommager un peu de ne pouvoir recevoir sous ce toit une amie si chère, dont je n'oublierai jamais la tendre bonté...

« Vous connaissez, au moins par mes récits, tous ceux qui m'entourent... Je regarde autour de moi, et je trace le tableau que vous réclamez...

« Le ciel est d'un bleu profond qui serait presque trop uniforme si, très haut, il n'y avait une écharpe vaporeuse d'un blanc transparent... Le soleil dore le sable des allées, que fait grincer la petite voiture de Germaine, trainée à tour de rôle par ses frères... La journée s'avance, et l'ombre majestueuse de la maison se dessine sur la terrasse... Là, près des orangers qu'on a sortis, et qui répandent une douce odeur, Lucie travaille dans une douce quiétude, posant de temps à autre son ouvrage pour regarder ses beaux enfants, ou lève un regard vers le ciel, quand elle est oppressée par la pensée que leur père est parti...

« Tanté Sidonie cueille des fleurs d'oranger pour faire aux petits des bonbons qu'ils aiment. Son tricot est là, avec ses lunettes et son livre de prières... Toute l'histoire de sa vie se trouve dans ce trait de plume.

« D'ici, je vois l'étang, et mon cher beau-père, que j'appelle dans ma pensée *mon père* tout court, tient patiemment une ligne à laquelle les carpes ni les brochets ne veulent mordre. Aujourd'hui, Luc est à Paris, mais il finit sa semaine ce soir, et mon cœur a des bonds de joie quand je songe que, dans une heure, j'irai au-devant de lui dans mon petit panier, avec mes poneys, — si doux, que Luc me les laisse conduire...

« Il me rapportera toute une provision de laine blanche, et j'ai presque hâte que la lampe soit



« allumée pour que tante Sidonie m'apprenne à tricoter des petits chaussons...

« Nous nous arrêterons à l'église, — nous y allons chaque soir demander une nouvelle bénédiction de notre bonheur, et nous stationnons un moment devant les fonts baptismaux où, bientôt, le cher petit que j'attends naîtra à la vie divine... Nous ferons une prière au cimetière, où je fleuris moi-même la tombe de ce pauvre oncle, qui aurait pu être heureux dans cette belle et chère maison, et nous reviendrons présider la table de famille, servie par les vieux domestiques qui ont été jadis bienveillants pour moi. Daniel oublie le décorum quand Germaine lui parle. Paul a une préférence marquée pour Sylvain, qui lui raconte les nouvelles des lointains pays que notre chéri veut visiter plus tard sur un beau cuirassé. Quant à Guillemette, dont je vous ai aussi fait le portrait jadis, elle gâte tout le monde et pleure de joie, dit-elle, chaque fois qu'elle voit l'un de nous.

« Nous attendons sir Rupert et lady Trafford... Quand Bébé sera un peu grand (oh ! chère Rosa, priez pour qu'il vienne heureusement au monde !), nous irons leur rendre leur visite dans leur belle vieille résidence anglaise...

« Vous me demandez si j'ai eu des nouvelles de Juliane. Après quelques hésitations, elle a accepté de moi des objets d'ameublement et d'argenterie, lui permettant de monter son ménage. Un capitaine de dragons, qui l'aimait avec une fidélité d'outre-siècle, l'a épousée il y six mois, et l'on dit qu'elle le rend suffisamment heureux.

« Chère Rosa, en terminant cette longue lettre, laissez-moi vous redire merci. Comme j'ai été soutenue dans ma dure, mais courte épreuve ! Quels cœurs d'élite Dieu m'a fait rencontrer... des cœurs pleins de bonté, parce qu'ils étaient pleins de Lui...

« Continuez à être pour moi comme un autre ange, l'ange gardien de mon bonheur... »

.....

« P. S. — (De la main de Luc.) Un mari qui surprend cette lettre a bien le droit, je pense, de compléter le tableau tracé par sa femme... Elle n'y oublie qu'elle-même, elle, l'âme, la vie, le bonheur de la maison... Voyez-la de loin, avec sa grâce et sa gaieté, répandant la joie autour d'elle, et nous charmant, le soir, par cette voix admirable que je ne puis entendre sans émotion, surtout depuis qu'un inoubliable sacrifice l'a comme consacrée... Et pour achever aussi cette peinture des Étangs avec le vieux château solennel, la terrasse bordée d'orangers, les boulingrins, les statues et les eaux vives, regardez, à droite, la petite maison blanche dont le toit, terminé ce soir même, est fleuri au faite d'un gros bouquet. Le jour où un petit ange viendra reposer dans son berceau tout blanc, on placera sous ce toit six lits pour des enfants malades, sous la direction de deux sœurs de charité, que ma chère femme aidera dans leur tâche chaque fois qu'elle viendra ici. C'est, sur une modeste échelle, la répétition d'une histoire bretonne que Cia vous contera quelque jour... De l'histoire, et du jour où elle me fut dite, date mon amour et mon bonheur. »

M. MARYAN.



## Pensées et Maximes


Ne touchons pas plus aux illusions de la jeunesse qu'aux feuilles d'une rose ; il suffirait d'en arracher une pour faire tomber toutes les autres.

..

Pour n'avoir pas à vous plaindre des choses de ce monde, prenez la sage habitude de ne leur demander que tout juste ce qu'elles peuvent ou doivent vous donner.

Pensées extraites du volume : *Parmi les Femmes*, de CH. ROZAN ; 1 vol., chez Ducrocq, 55, rue de Seine.





## LA FLEUR DE MARIE

LÉGENDE DE NOEL

**G**'ÉTAIT à Nazareth... Jésus dormait, souriant en son berceau, revoyant sans doute en son rêve les splendeurs de la céleste patrie, qu'il avait quittée, pour venir ici-bas souffrir et mourir comme nous.

Près de Jésus, Marie, veillant sur le sommeil de l'Enfant Divin, est inclinée sur une broderie délicate où son aiguille agile passe et repasse, tandis que, de temps à autre, ses yeux se reportent avec amour sur l'Enfant endormi, et qu'en cette contemplation, un éclair joyeux semble ajouter un rayon de plus à l'aurole de sa maternité divine.

Au loin, le ciel est gris... il s'est voilé, ce radieux soleil d'Orient qui chauffe et vivifie... C'est le froid hiver de Galilée.

La neige, comme un blanc linceul, s'étend sur la vallée, revêtant le paysage d'un manteau d'hermine, parant d'une toison immaculée les rameaux dépouillés, encapuchonnant toits et chaumines.

Les oiseaux au brillant plumage se sont tus... Jésus n'entend plus à son réveil leur chant joyeux qu'il aimait tant. C'est décembre et son froid cortège... c'est Noël !

Il y a trois ans aujourd'hui, la Vierge Mère, dans la pauvreté de Bethléem, donnait au monde le Sauveur attendu.

Et voilà pourquoi, ce matin, en dépit de la saison rigoureuse et de la neige amoncelée, Marie, dès l'aube, parcourait champs et prairies avant que Jésus s'éveillât.

Trop pauvre pour offrir en ce jour à son Fils quelque riche trésor, Marie cherchait une simple fleur, une fleur nouvellement éclos, dont la fraîcheur et la grâce eussent fait sourire l'Enfant Divin.

Hélas !... La neige a tout recouvert, la neige a tout flétri... et rien à offrir à son Jésus ! Que donner à l'Enfant ?... Quand, soudain, le visage de la Vierge s'éclaire.

Elle a pris son voile le plus fin, et, pour broder à Jésus une fleur qui lui plaise, elle en détache un lambeau.

Assise près du berceau, Marie cherche à présenter le plus beau de ces fils qu'elle-même a filés, et qu'avril, empruntant à son voile, accroche parfois aux buissons épineux.

Pauvres fils de la Vierge, qu'un souffle fait naître, et que la moindre brise emporte !...

Et Marie travaille avec ardeur... il faut que la fleur soit prête au réveil de Jésus. Voyez quelles fines arabesques trace son aiguille adroite... tiges et boutons éclosent sous ses doigts... Quelles teintes harmonieuses, quelle grâce fragile revêt la fleur de Marie !... Près d'elle, ses sœurs des champs et des prairies pâleraient en éclat, en fraîcheur, en beauté. C'est que Marie travaille pour son Fils, pour son Divin Jésus, et pour Lui, quelle merveille ne réaliserait-elle pas ?...

Mais l'Enfant s'agite... son sourire s'accentue... Encore quelques points pour que la fleur s'achève.

Et la Vierge se presse, redouble d'ardeur... quand, hélas ! un malheur est arrivé.

L'aiguille a dévié dans ses doigts impatients... une goutte de sang, rouge et vermeille, est tombée, marquant de pourpre la corolle.

Et Jésus qui s'éveille !... il faut lui donner la fleur telle que la voilà.

L'Enfant Divin sourit en recevant la fleur des mains de sa Mère... quand, son regard s'arrêtant sur la tache sanglante, son sourire s'est effacé.

Mais il sait bien, Jésus, quel sang a coulé là ; il sait bien quelle main a tracé cette fleur, à quelle veille il doit ce présent.

Et, devant cette nouvelle preuve de l'amour de sa Mère, Jésus a pleuré !... Une larme tiède et pure, larme divine ; une de ces larmes que les anges recueilleront un jour en faveur de l'homme coupable a glissé à son tour sur la corolle, noyant la tache pourpre, ne laissant à sa place qu'une teinte à peine rosée.

O prodige !... O miracle !... Sous la larme divine, la fleur s'est animée. La tige se redresse, les boutons s'ouvrent...



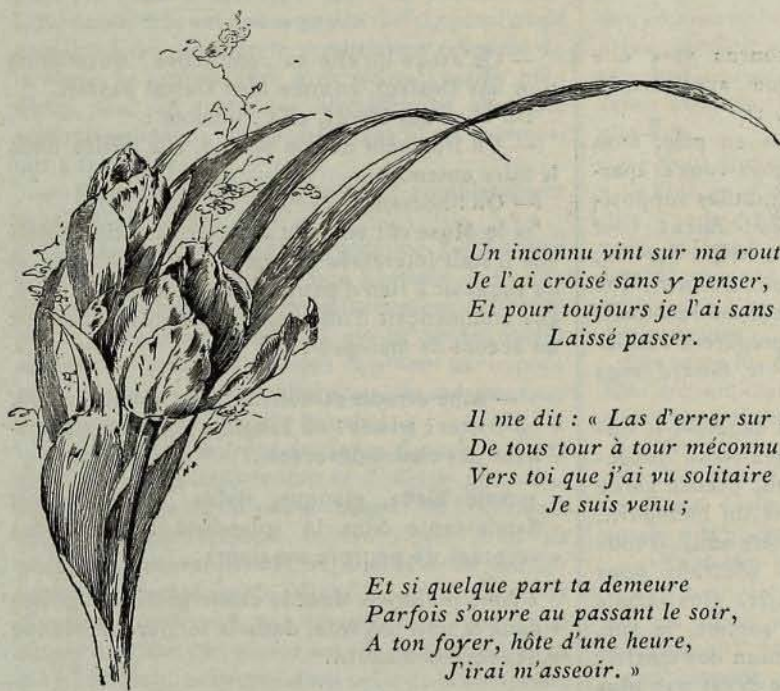
O Marie ! pourquoi donc vous désoliez-vous ce  
 matin ? Jamais fleur plus belle a-t-elle orné l'herbe  
 de la prairie ?

.....  
 .....  
 Or, depuis cette époque, on voit, en décembre,

malgré la neige et les frimas, poindre une fleu-  
 rette, bien humble, presque immaculée.

Enfants, n'avez-vous jamais cueilli le perce-  
 neige, la fleur de Marie, qui fut animée d'une  
 larme de Jésus ?...

POL SAÏC.



## LE BONHEUR

*Un inconnu vint sur ma route :  
 Je l'ai croisé sans y penser,  
 Et pour toujours je l'ai sans doute  
 Laisse passer.*

*Il me dit : « Las d'errer sur terre,  
 De tous tour à tour méconnu,  
 Vers toi que j'ai vu solitaire  
 Je suis venu ;*

*Et si quelque part ta demeure  
 Parfois s'ouvre au passant le soir,  
 A ton foyer, hôte d'une heure,  
 J'irai m'asseoir. »*

*Je répondis : « Aujourd'hui même  
 J'attends un hôte : le Bonheur ;  
 Donc va plus loin trouver qui t'aime,  
 O voyageur. »*

*Le Bonheur ne vint pas. Peut-être  
 Est-ce lui que j'ai repoussé ?  
 Ne faut-il point, pour le connaître,  
 Qu'il soit passé !*

PAUL DUCHON.







## TOUT ARRIVE!

SUITE



Elle se tourna vers elle presque avec impatience :

— Je vous en prie, mon amie, épargnez-vous et épargnez-moi d'inutiles suppositions ! J'aime mieux tout bonnement vous avouer, pour ne pas vous tromper, que j'admire..., que je me reconnais indigne et me prépare à oublier le jour où il le faudra sans merci...

— Pourquoi faudra-t-il oublier ? interrogea-t-elle doucement. Raymond, prenez garde de passer à côté du bonheur...

— Ma bien chère amie, si vous avez quelque affection pour moi, ne me parlez plus jamais ainsi, car, en somme, je suis comme le commun des mortels et le renoncement ne m'est pas plus facile qu'aux autres !

Elle demeura un instant silencieuse. Puis, elle reprit :

— Il y a longtemps que vous n'êtes venu causer paisiblement avec moi, dans notre calme de Passy. Venez, il me semble que cela vous serait bon. Ne me trouvez pas présomptueuse... C'est mon amitié pour vous qui me fait parler...

— Je le sais et j'irai me retremper près de vous dès que je me sentirai disposé à la vaillance. Mais, à cette heure, je suis en très mauvaises dispositions... Il ne me faut que du travail... Et je suis absorbé par toutes sortes d'occupations quand je ne m'applique pas à me distraire, voire même à m'amuser de mon mieux... Je vous assure que, depuis près de deux mois, j'ai mené une existence bien remplie...

Il ne poursuivit pas. Un remous se produisait dans le salon où s'établissait soudain un silence relatif. Les hommes se massaient dans les embrasures. Toutes les femmes étaient assises. Seule, la Muse restait debout, immobile et solennelle, le masque inspiré.

— Qu'est-ce qu'elle va commettre ? questionna tout bas Dorient, comme Mme Dustal passait.

Du bout des lèvres, elle chuchota :

— Un fragment de son poème, elle désire nous le faire entendre.

— Oh ! horreur !

Si la Muse eût entendu cette exclamation ! Mais elle n'était intéressée que par l'effet à produire et ne songeait à rien d'autre... Droite, le regard noyé, elle commençait d'une voix chantante et lente, sur un accent de mélodie :

« — Ame errante et mouvante des abîmes tristes,  
« oh tristes ! tristes ! où sanglote le mystère horri-  
« fiant des chairs dévorées...

« Ame bleue, glauque, livide, sépulcrale ou  
« flamboyante dans la splendeur rutilante des  
« vesprées de pourpre sanglante...

« Ame plaintive, dont le chant gémit l'angoisse  
« dans la nuit hagarde, dans la lumière léthéenne  
« des réveils d'azur...

« Ame errante et mouvante des abîmes de mort,  
« qui flotte dans la liliale crinière de tes flots  
« frissonnants, ainsi que le souffle adorant de  
« l'aimé dans la chevelure palpitante de la vierge...

« Ame de l'infini, brûle d'extase ma chair trem-  
« blante... Envoûte-moi par la triomphale séduc-  
« tion de tes eaux, miroir, tonnerre, harmonie,  
« reflet... Je t'invoque... reçois... »

Mais Dorient ne sut jamais ce que « l'âme errante et mouvante des abîmes » devait recevoir, car, édifié à l'avance sur le poème de la Muse, il n'écoutait plus, distrait par l'observation des physionomies de l'auditoire. La plupart exprimaient une gaieté courtoisement dissimulée ; d'autres, un léger ahurissement ; d'autres, enfin, une curiosité railleuse. Michelle était sérieuse, elle, les sourcils un peu froncés ; et Dorient la connaissait trop bien pour ne pas savoir combien lui était désagréable la prétentieuse exhibition de sa cousine qui, en revanche, semblait ravir d'aise Mme Gosseline dont les plumes rouges s'agitaient joyeusement sur sa tête, balancée d'un mouvement approbatif.



L'air inspiré de la Muse s'accroissait de plus en plus ; sa voix toujours chantante avait monté de diapason et résonnait sonore comme la trompette du dernier jugement... Et ce fut à pleins poumons qu'elle cria — plus qu'elle ne dit — à l'exemple de tel grand artiste du Théâtre-Français, une véhémence et obscure invocation à la mer.

Des applaudissements éclatèrent d'autant plus vigoureux que chacun éprouvait le besoin d'une détente, après l'effort d'attention et de silence imposé par cette pittoresque audition. La comtesse Loubanoff, croyant que sa qualité d'étrangère l'avait empêchée de pénétrer le symbolisme échevelé de la Muse, se tourna vers Mme Dustal, assise près d'elle, pour lui demander discrètement quelques éclaircissements ; tandis que Serge ahuri marmottait à Dorient :

— Elle est folle, n'est-ce pas ? complètement toquée ?

— Pas du tout ! Elle est, comme j'ai eu déjà l'honneur de vous le dire, une poétesse de l'école décadente. Nous possédons actuellement en France pour notre gloire, quelques autres remarquables auteurs du même genre, qui semblent avoir pour mission de nous faire apprécier les mérites trop méconnus d'une honnête banalité...

Un pli creusa le front de Serge. Le ton railleur de Raymond le désorientait et il n'était pas homme à admettre qu'on pût se moquer de lui... Mais avant qu'il eût répondu, Dorient s'était mêlé au groupe qui entourait la Muse, énervé de ne pouvoir jouir de la présence de Michelle, qui, près de la comtesse Loubanoff, sur un siège bas, avait ainsi un air d'enfant très aimée sous la protection de sa mère, sa main enfermée dans celle de la comtesse. Serge les rejoignait et prenait, de nouveau, place près de Michelle.

Alors Dorient, dans une furieuse volonté d'oubli, se mit à causer, brillant, paradoxal, mettant dans sa pensée une ironie subtile, mordante, spirituelle qui excitait les répliques d'interlocuteurs avec lesquels il pouvait traiter de puissance à puissance. Un artiste se plaçant au piano arrêta seul la causerie et emporta ainsi l'animation factice de Dorient, tout de suite repris par la pensée obsédante ; son acuité de sentiment surexcitée par la puissance de la musique que subissait tout son être nerveux.

La soif impérieuse s'avivait en lui, de l'avoir enfin à lui seul, l'amie délicieuse et lointaine entrevue tout juste pendant cette odieuse soirée... Pourtant il ne pouvait lui reprocher d'être coquette. Avec tous, comme avec Serge, comme avec lui, elle avait cette simplicité dont la séduction était aussi attirante que l'indéfinissable grâce qui était en elle.

Mais voici tout à coup qu'elle venait à lui, le découvrant dans le coin retiré où il s'était réfugié, et demandait, souriant :

— Pourquoi vous enfermez-vous ainsi dans la solitude ?

— Pour y rêver aux bonnes heures de cet été où vous me faisiez souvent, et longuement, l'aumône de votre présence, dit-il, avec une amertume que son accent voulu de badinage dissimulait mal. Ce soir, vous vous prêtez à tous et vous vous donnez seulement à vos amis étrangers. Si vous saviez combien je vous sens enlevée à moi par le beau Serge !... Ce qui, je le reconnais, d'ailleurs, est tout naturel...

Elle ne répondit pas tout de suite et le chant grave du violoncelle, dans le salon, arriva jusqu'à eux comme une vague d'harmonie. Dans son regard d'eau verte, il y avait une impression profonde, très lumineuse aussi, comme une clarté qui s'y serait allumée. Au bout d'une seconde pourtant, elle dit :

— Vous êtes un ami très exigeant...

— Oui, je le crois... Je suis trop sincère pour dire, « je le crains ! » J'ai pris de mauvaises habitudes à Jersey, j'y suis devenu exclusif ; et il me semble aujourd'hui insupportable que d'autres jouissent de ce qui a été mon bonheur pendant des semaines...

Les mots lui étaient échappés irrésistiblement. Elle eut un léger tressaillement, mais elle ne les releva pas, et dit, sérieuse :

— Vous voulez tout de ceux à qui vous faites don de votre amitié. Vous voulez leur pensée, leur âme, leur intimité morale entière. Donnez-vous autant que vous exigez ?

— Peut-être pas, mais c'est involontairement ! Je suis toujours arrêté par la crainte d'être importun et, aussi, je redoute tant les dissonances morales... Tout à l'heure, pourtant, Dieu sait qu'en causant, j'ai livré de moi-même, de mes idées...

— Non pas de celles qui vous tiennent au cœur ! Vous étiez pour cela trop brillant causeur.... Vous m'avez éblouie...

— Mais pas attirée ! Vous avez raison, cette fragile fumée d'esprit n'était pas pour vous plaire !...

— Parce que ?... La vérité est que je vous aime mieux autrement, quand vous parlez en penseur, non pas en homme d'esprit seulement, que vous laissez ainsi entrevoir de votre *vrai* vous...

— De mon *vrai* « moi » répéta-t-il lentement après elle... Qu'entendez-vous par là ?

Elle secoua sa tête blonde, et son visage devint un peu grave.

— Ce que vous savez aussi bien, mieux que moi !

— Ah ! que vous êtes toujours close ! Comme vous êtes jalouse de votre pensée !

Encore une fois, elle demeura silencieuse une seconde, et, de nouveau, ils entendirent, puissant, le langage passionné des notes que chantait le violoncelle, des notes qui parlaient aux âmes. Et sa réponse, à elle, tomba avec un accent pensif et bas :

— Ne vous ai-je pas dit une fois que, pour un



seul être au monde, je ne serai pas « close », pour employer votre expression. Et celui-là n'est pas encore venu. Il faut m'accepter pour amie comme je suis...

Amie ! Toujours amie !... Eh bien, non, il ne pouvait plus se contenter qu'elle fût cela seulement pour lui... Avec le meilleur de son être, il la voulait sienne, il souhaitait sa jeune pensée, son cœur de vierge — qu'elle gardait si fièrement, et les paroles qui attirent l'âme des aimées lui montaient follement aux lèvres. Pourtant, il ne les prononça pas... Il venait d'apercevoir Serge, debout près d'eux, qui les regardait et appelait avec une familiarité affectueuse :

— Michelle, peut-on vous enlever à M. Dorient ?

## XV

L'Exposition des œuvres du célèbre pastelliste anglais Heabs allait s'ouvrir, et Dorient, en sa qualité de critique, étant admis à la visiter avant la lettre, s'y rendait avec l'agréable perspective de pouvoir regarder paisiblement, sans cohue banalement mondaine autour de lui, avec le secret espoir aussi d'y rencontrer M<sup>me</sup> Dustal et Michelle, à qui il avait envoyé des cartes, les engageant à en profiter, comme lui, avant l'ouverture officielle de l'Exposition.

Mais, quand il entra dans la grande salle de la rue de Sèze, une exclamation mécontente lui échappa. A quelques pas de lui, l'ayant tout de suite reconnue, se tenait la Muse, accouturée d'un long manteau de velours, d'une bizarrerie prétentieuse, qui attirait sur elle les yeux de tous ceux qui entraient...

— Monsieur Dorient ! Quel inéluctable plaisir de vous rencontrer ! Vous arrivez ? Alors, vous n'avez pu encore pleurer la décevante banalité des œuvres de Heabs ? Aucune qui soit la symbolique expression d'une pensée dont l'énigme n'est pénétrable qu'aux initiés fervents...

— Je ne le regrette pas ! Je n'aime pas les rébus ! fit-il avec une sourde impatience. D'ailleurs, pour moi, il n'existe pas d'œuvre qui n'ait sa mystérieuse poésie et sa puissance évocatrice de rêve...

Sentimentale, elle dit :

— Parce que vous êtes une nature d'élite ! C'est pourquoi, l'autre soir, chez M<sup>me</sup> Dustal, mon âme s'est dilatée dans la suave jouissance de faire entendre, à votre oreille d'artiste, des fragments de mon poème... Il y avait là si peu d'intelligences, de natures dignes de les comprendre ! Les fameux amis russes de Michelle, dont elle est si fière, ont autant qu'elle le sens fermé à la perception vraie du Beau...

Il avait tressailli au nom de Michelle, qui ravisait en lui l'incessante tentation devant laquelle il

se sentait faible. Mais, en même temps, une révolte le saisit devant la malveillance de la Muse pour la jeune fille, et d'un ton un peu bref, il jeta :

— Vous jugez toujours sévèrement mademoiselle votre cousine. Je m'étonne qu'elle n'ait pu vous conquérir !

Les traits de la Muse perdirent leur sérénité olympienne.

— Parce que ?...

— Parce qu'elle est, à coup sûr, l'une des plus séduisantes créatures qu'il soit possible de rencontrer ! dit-il nettement.

Sylvanie ne pouvait mesurer la sincérité avec laquelle parlait Dorient ; mais entendre seulement louer Michelle par lui était plus que ne pouvait supporter sa jalousie. Une colère la fit pâlir soudain :

— Ah ! elle vous plaît ainsi ? Les hommes ont parfois, en effet, des faiblesses inexplicables. Que lui trouvez-vous donc de si remarquable ? Elle est aussi platement quelconque que la phalange de toutes les jeunes vierges, ses contemporaines, dont le seul vrai mérite est un gentil visage !

— Comme vous l'avez mal observée ! Avec quels yeux prévenus qui vous rendent... comme dirai-je ?... non seulement sévère, mais injuste à son égard... Elle a, au contraire, une véritable personnalité, et elle possède cette originalité d'être une femme par le développement de la pensée, tout en demeurant une *vraie* jeune fille... Qualité si rare aujourd'hui, que nous autres hommes la prisonnons peut-être par dessus toute autre ..

Dorient était parvenu à demeurer si maître de lui-même que la Muse aurait pu croire qu'il exprimait ainsi un jugement tout désintéressé. Mais sa jalousie la rendait singulièrement intuitive. Obscurément, elle eut tout à coup la certitude que *jamais* Dorient ne serait attiré vers elle comme il l'était si profondément vers Michelle. Elle devina que son rêve des derniers mois, entretenu par les réflexions de sa mère, était et demeurerait irréalisable... Et dans l'amertume exaspérée de sa déception, une rage froide l'envahit contre Dorient et Michelle, qu'elle en rendait tous deux responsables ; en même temps qu'un désir aveugle l'étreignait de se venger d'eux en les séparant si elle le pouvait. Elle n'épouserait pas Dorient, soit... Mais elle ne l'abandonnerait pas non plus à Michelle...

Et, d'une voix où vibrerait un grondement de tempête, elle lança, abandonnant dans son émoi, son habituel jargon :

— Décidément, je vois que vous admirez Michelle autant que le fait le comte Serge lui-même, et, sans avoir les mêmes bénéfices, car vous n'êtes pas en passe d'être, d'ici quelques jours, présenté comme lui avec le titre de fiancé de M<sup>lle</sup> Dustal !..

Par une suprême tension de volonté, Dorient put rester impassible. Pourtant, une angoisse lui



avait broyé le cœur en entendant ainsi préciser la crainte qui le hantait depuis l'arrivée de Serge... D'une voix, sans timbre, il dit :

— J'ignorais que le mariage de M<sup>lle</sup> Michelle avec le comte Loubanoff fût chose décidée...

— Il n'est pas encore officiel, mais, peu s'en faut. Michelle est arrivée en France à demi-fiancée, apportant précieusement avec elle le portrait du comte Serge, avec qui elle a été en correspondance tout l'été... Seulement, avant de se fixer en Russie, elle désirait tenter un rapprochement avec la famille de son père. Et l'idée était bonne, puisque la voici devenue aujourd'hui la fille adoptive de M<sup>me</sup> Dustal, par suite son héritière!... Ce qui fait que les épouseurs ne lui manqueront pas, les coureurs de belles dots étant légion! Mais, plus que jamais, la comtesse Loubanoff la désire comme belle-fille, et n'entend pas la laisser échapper!... Ces jours-ci encore, elle parlait à ma mère du mariage de Michelle avec son fils...

Nettement, la Muse articulait toutes ces paroles, les lançant pareilles à des balles destinées à frapper un adversaire détesté, mettant une telle certitude dans son accent que Dorient n'essayait même pas de douter d'un fait si vraisemblable. Près de Sylvanie, il avançait, en apparence très calme, semblant occupé des tableaux que son regard ne voyait même pas. Il demanda instinctivement :

— M<sup>lle</sup> Michelle paraît satisfaite de ce mariage?

— Très satisfaite! Je l'ai vue, l'autre après-midi, à la Bodinière avec M<sup>me</sup> Dustal et les Loubanoff, elle était fort gaie, assise à côté du beau Serge — avec qui elle causait d'une façon toute significative!... Je comprends qu'une femme comme elle, habituée au commerce du monde et à ses vulgaires vanités, soit tentée par un titre de comtesse, une fortune princière, et, ce qui ne gâte rien, par la perspective d'avoir un mari séduisant! qui est reçu à la cour, et l'y conduira... N'êtes-vous pas de mon avis?

Elle le regardait bien en face, sûre d'instinct qu'elle l'avait atteint, encore qu'il prétendit n'en laisser rien voir, surtout qu'elle avait trouvé le meilleur moyen de l'éloigner de Michelle en lui montrant ainsi brutalement à quels brillants partis la jeune fille pouvait prétendre. Elle le connaissait bien trop fier pour ne pas sacrifier son bonheur même, à la crainte de mériter le qualificatif de « coureur de dot », lui, simple universitaire, jour-

naliste, dont la plume était la principale fortune.

— N'êtes-vous pas de mon avis? insista-t-elle, parce qu'il n'avait pas immédiatement répondu.

— Je suis de votre avis, si M<sup>lle</sup> Michelle est telle que vous la dites. Mais si elle est telle que je la vois, je ne suis pas aussi sûr qu'elle comprenne le bonheur conjugal comme vous l'entendez pour elle!

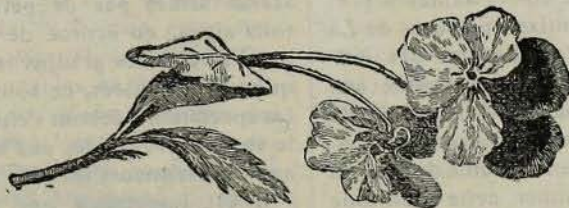
La Muse mordit ses lèvres avec colère. Dorient demeurait insaisissable, ne lui permettant pas d'acquiescer la certitude qu'elle était vengée de son dédain, intolérable pour une nature orgueilleuse comme la sienne. Elle n'eut pas la jouissance de savoir quel supplice c'était pour lui d'achever auprès d'elle le tour de la salle, de s'obliger à causer des œuvres exposées avec une apparente liberté d'esprit, alors qu'il avait la sensation écrasante de porter en lui le poids d'un rêve mort.

La salle s'était remplie. D'autres visiteurs accomplissaient aussi leur pèlerinage artistique, critiques ou peintres eux-mêmes, amateurs éclairés avec lesquels il devait parfois échanger quelques mots au passage; et il allait, ne remarquant même pas l'effet produit par sa compagne, qu'il accompagnait maintenant sans y songer, la pensée détachée d'elle. Dans son cerveau, il lui semblait n'avoir plus qu'une idée : « Michelle est perdue pour moi!... » Et parce que, impitoyablement, il en jugeait ainsi, il comprenait tout à coup combien, dans l'intimité de son âme, sans vouloir se l'avouer, il avait ardemment souhaité qu'elle devînt sienne pour toutes les heures de sa vie... Maintenant, il fallait à tout prix l'oublier, rejeter de sa pensée et de son cœur, de son souvenir même, cette enfant qui, sans le chercher, l'avait pris tout entier, malgré sa hautaine volonté de demeurer indépendant. Il fallait recommencer l'existence qu'il menait depuis des années, et dont il éprouvait maintenant l'infinie lassitude...

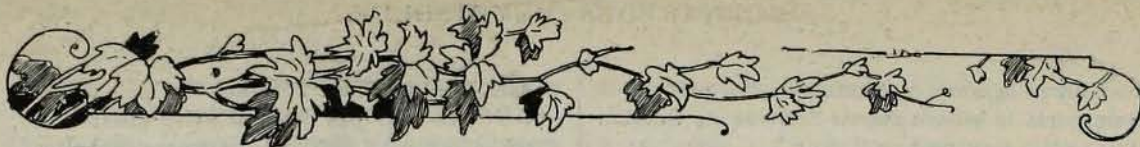
Saisissant le premier prétexte, il quitta la Muse, dominé par une crainte irraisonnée de voir entrer Michelle, accompagnée peut-être de Serge, son fiancé presque officiellement déclaré... Car, enfin, il n'était pas possible que la Muse eût inventé les confidences de la comtesse Loubanoff à M<sup>me</sup> Goseline...

HENRI ARDEL.

(La fin au prochain numéro.)







## Causerie de Quinzaine



VEZ-VOUS remarqué, chères amies, comme il est rare que l'homme soit satisfait de la température ? — la femme pas davantage, du reste. — Nous avons passé la première partie de l'été à gémir sur les incessantes pluies, exhumant nos fourrures et les exhibant comme une critique de l'interversion des saisons ; quand, en-

fin, sont arrivées des chaleurs torrides, le gémissement a pris une autre forme, mais n'en a pas moins persisté ; les rues, les champs, les bois même étaient jonchés de personnes pâmées, épiant à l'horizon le moindre nuage précurseur de l'orage libérateur, et appelant à grands cris la pluie qui leur semblait intolérable quelques semaines avant.

— L'excès en tout est un défaut, me direz-vous ; soit, j'en tombe d'accord, mais trouvez-vous que d'éternelles lamentations sur le temps qu'il fait aident à le supporter ? Le mieux ne serait-il pas de s'en accommoder ? En somme, sommes-nous si à plaindre ? L'autre jour, recevant la lettre d'une amie qui, d'un salon bien clos, proche de hautes futaies, nous envoyait les impressions d'un saint Laurent sur le gril, nous pensions au facteur rural et aux longs kilomètres faits en plein soleil, sur une route poussiéreuse, pour apporter ladite missive ; en vérité, c'était à ce malheureux qu'allait notre pitié.

C'est pendant ces jours caniculaires qu'ont eu lieu, sur divers points de la France, des représentations dites *populaires*, fort intéressantes à plus d'un point de vue. Le retentissant succès de *La Passion*, d'Oberammegau, devait tenter des imitateurs ; cependant, même dans la Bretagne aux pieuses traditions, il nous semble impossible de réunir les conditions qui font en Bavière la grandeur du drame sacré ; l'immense souffle de foi, qui tous les dix ans fait frissonner cette multitude venue de tous les points de l'Europe, ne franchit

pas la frontière. Dans nos provinces de l'Est, on n'aborde pas les sujets religieux, ce sont des scènes patriotiques qui sont jouées en plein air ; ces sites vosgiens ont très naturellement un air de décor avec leur joliesse un peu joujou, leurs petits lacs, leurs bocages et leurs ruisseaux aux gentilles cascades sans fracas.

Il y a maintenant huit ans qu'à Bussang, chaque année, le *Théâtre du Peuple* donne une ou deux représentations pendant la saison. Plus de deux mille personnes y assistent ; on y voyait, cette année, un ex-président de Conseil, des généraux, des sénateurs, un acteur applaudi tout l'hiver, paré du nez, maintenant légendaire, de Cyrano de Bergerac ; un peu plus loin, des paysans vosgiens, fidèles à la blouse, ailleurs si délaissée, puis de jeunes artisanes des villes voisines, très coquettes d'aspect avec leurs robes de mousseline de couleur claire.

Une grande simplicité est le cachet de ces pièces populaires ; comme les tragédies antiques, elles se déroulent, sans changement de temps ni de lieu. Ces populations, proches de la frontière, vibrent fortement à toutes scènes patriotiques ; l'amour de la France et de la liberté est le grand moteur des enthousiasmes. Les acteurs sont des artisans, des ouvriers d'usine, de petits employés, ils sentent le terroir ; le Conservatoire est loin, ils en ignorent les traditions, mais leur rudesse même s'accorde avec les accents qu'on leur prête. Le drame de *Liberté*, la comédie paysanne du *Lundi de la Pentecôte*, la farce du *Sotré de Noël* se déroulent sur le sommet de *chaumes* vosgiens et ce n'est pas là qu'on cherche les manières du grand siècle. Des tentatives analogues ont eu lieu à Ménil en Xaintois avec le drame du *Mystère de Jeanne d'Arc*, et à Gérardmer au théâtre du Saut des Cuves. Construit non loin du torrent de la Vologne, en été jolie rivière, ce théâtre à ciel ouvert a une grande scène formée par de petites constructions aux toits aigus, en écorce de sapin ; tout autour, en demi-cercle, des gradins taillés dans le sol, banquettes gazonnées, ce sont les places de choix ; les spectateurs debout s'entassent au centre, dans le vaste espace vide, et c'est de là que partent les applaudissements les plus nourris.

Il est regrettable que quelques-unes de ces troupes improvisées, au lieu de s'en tenir aux



pièces patriotiques faites pour elles, s'attaquent au répertoire de la maison de Molière; dame! c'est alors qu'on s'aperçoit que le Conservatoire est loin!

« Ne forçons pas notre talent », serait un conseil fort approprié.

A la même époque, à l'autre extrémité de la France, c'est le *Mystère de saint Gwenolé*, tragédie bretonne en une journée et cinq actes, qui attirait dans la petite ville de Ploujean une foule nombreuse et de hautes notabilités du monde littéraire. Nous ne pouvons, chères lectrices, vous rien dire de très précis sur le drame, il est en langue bretonne, c'est-à-dire peu accessible aux profanes; naturellement, saint Gwenolé apparaît en toutes circonstances comme le génie bienfaisant, et lorsque la ville d'Ys, maudite par lui, disparaît submergée par la mer, c'est la main secourable de Gwenolé qui sauve le vieux roi Gralon, dont la faiblesse a amené tous les désordres de la ville coupable, si rudement châtiée. Ainsi qu'en toute fête bretonne, le biniou était l'unique instrument de l'orchestre : perchés sur les traditionnels tonneaux enguirlandés de lierre, les artistes, en costume local, ont eu leur grande part de succès. En Bretagne, comme dans les Vosges, les acteurs sont du pays : cultivateur, aubergiste, employé, cocher, cantonnier, forgeron; le programme donne leurs noms et leurs professions, ils jouent avec plus de majesté que leurs compatriotes lorrains; une foi profonde leur fait considérer leur rôle comme un acte religieux et donne à tout ce drame une véritable grandeur. Détails typiques : le recteur du village avait ce jour-là dispensé ses ouailles de l'assistance aux vêpres; la scène était adossée au cimetière sur lequel les coulisses ouvraient de plain-pied; acteurs et assistants, — je parle de ceux du pays — avaient évidemment la conviction intime de rendre un hommage à Dieu et jouaient ou écoutaient avec toute leur âme.

Ces manifestations artistiques ont incité à de nombreux voyages ceux qui aiment les tentatives de décentralisation et sont soucieux de se tenir au courant de tout effort littéraire. Tous, hélas! ont été effrayés de l'envahissement de la réclame; bientôt, si on n'y prend garde, la voie ferrée deviendra un étroit passage bordé d'affiches, et nulle altitude ne nous mettra à l'abri de ces placards qui devraient rester l'apanage des lieux habités. Nous espérons qu'à l'instar de l'Angleterre, il se formera bientôt, dans tous pays, des *Sociétés pour la protection des sites et paysages*. Vraiment, traverser toute la France pour connaître les mérites du chocolat \*\*\*, arriver aux Pyrénées pour apprendre que les millions de lecteurs de tel journal sont les mieux informés des Français, et qu'à telle heure, en tel lieu, tous les jours, nous pouvons partager leur bonheur, cela cause un certain agacement. Aux bords du Rhin, devant les ruines féodales si pittoresquement po-

sées, on cherche à évoquer les fées des anciens jours, et ce sont les vins de la Moselle et les saucisses de Francfort que les rochers nous recommandent; le Righi n'est pas davantage épargné, et, si le Mont-Blanc était plus fréquenté, il deviendrait à son tour le fief de quelque industriel; ne trouvez-vous pas qu'on est tenté de prendre en grippe ces produits qui obstruent notre vue et nous gâtent tous les paysages?

Un peu dans cet ordre d'idées, nous avons reçu d'une d'entre vous, chères lectrices, une protestation indignée contre le kodak; elle nous semble avoir un côté de vérité avec un peu de l'exagération naturelle à la jeunesse; jugez :

Après d'aimables préliminaires, notre correspondante poursuit :

« — Pourquoi, madame, m'avoir gâté votre causerie en vantant le kodak? Ce petit instrument cher à quelques-uns est devenu le trouble-fête de toutes mes promenades; la nature n'apparaît plus que dans ce miroir microscopique qui rapetisse les idées et les choses.

« Un nuage passe et couvre le paysage d'une douce teinte de mélancolie rêveuse,

« — Que c'est joli, ces forêts sombres! dit un naïf.

« — Oh! cela ne viendrait pas du tout.

« — La jolie chute d'eau sous les arbres mystérieux!

« — Il n'y a pas assez de lumière, l'épreuve serait noire.

« — Et ces délicieux lointains, ces montagnes dont les lignes se découpent et s'éloignent presque dans l'infini.

« — C'est trop petit, on ne verrait rien.

« Au diable ce kodak, qui obsède comme une idée fixe et ramène tout à sa petite taille d'objet portatif, à la portée de tout le monde. De grâce, laissons aux professionnels cette constante préoccupation, ne permettant de voir qu'une face des choses. La couturière n'aperçoit dans la femme que la coupe de son vêtement, le cordonnier que la façon de marcher au point de vue de la chaussure, et je ne sais quelle bouchère de Lorraine avait surtout remarqué, pendant un séjour à Paris, qu'on y débitait la viande autrement qu'en province. Soit, c'est leur métier, mais, nous qui pouvons jouir un peu de tout, sans rien savoir à fond, jouissons de la beauté des choses sans avoir toujours devant les yeux l'image plus ou moins réussie qui tremblotte dans le virage. »

Vraiment, je trouve ma gentille correspondante un peu trop sévère pour les pauvres kodaks et leurs partisans, et je crois qu'elle leur pardonnera, l'hiver prochain, lorsqu'elle pourra dire, en feuilletant, sous la lampe, l'album aux vues incriminées : « J'étais là, telle chose m'advint. »

EDMÉE.





## DEVINETTES

### Mots en croix

Avec les lettres suivantes, disposées en croix, retracer deux célèbres paroles de l'Evangile :

AAA E N O RR SS T

(Brin de varech.)

### Mots en drapeau

Verticalement : Un grand voyageur.

Horizontalement : Cours d'eau français. — Aux enfants sages. — Pour les liquides. — Ce que cherchent les poètes.

(Violette des Karpathes.)

### Tableau énigmatique

— Qui donc nous amène tous ces mendiants ? — C'est une femme laide et noire ; sa robe est de moitié trop courte et elle n'a pas de bâton quoiqu'elle trébuche à chaque pas, parce qu'elle ne regarde jamais devant elle ; on la nomme dame .....

(Amie des fleurs, à Biarritz.)

### Mots en lampe

Verticalement : Une plante.

Horizontalement : Le début d'une querelle. — Plante au doux emblème. — Un gentil oiseau qui aime bien le raisin. — Partie d'une boiserie. — Dans le ton. — Un muet. — Arbres verts. — Dans l'âme. — Sans tache. — Une sainte de l'Alsace. — Un des sept sages. — Ou tranquille. — Signifie trois.

(Marguerite Grosjean.)

### Logogriphe

J'habite le septentrion.

Moi je suis plante, cherchez mon nom.

(Brin de varech.)

### EXPLICATION DES DEVINETTES D'AOUT

Mots en éventail :

P A U L D E R O U I  
A S A C E R R O I  
L E I U N H V E A C I P U  
A N N O E E M N H N O E  
I E E I C R U U E L S  
S

Mots en trident :

R O N F  
O N S  
C A T O N  
E C R I T  
M A T  
D  
A  
M  
U  
S

Enigme : Le vent.

Mots en carré :

M U L E T  
U S A G E  
L A P O N  
E G O U T  
T E N T E

Mots en cornet :

D  
I E  
A L  
N O  
E P S L I S  
I O P B  
C E  
U R  
R I  
E

Mots en triangle :

M A R I A G E  
A R A L I A  
R A B O T  
I L O T  
A I T  
G A  
E

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup> 41, rue de la Victoire.